

PHILIPPE-ALEXIS DEJEAN

UNE RENCONTRE
AU SÉNÉGAL

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04251-440-2

Dépôt légal : aout 2025

*Remerciements à Catherine et Michèle
pour leurs relectures attentives,
Et à Arthur pour sa contribution
à la conception du dessin de couverture.*

L'auteur utilise l'orthographe rectifiée selon les
instructions publiées au Journal Officiel de la République
française du 6 décembre 1990.

1

Nguèr Malal. Surement ce nom ne vous dit rien. Comment pourrait-il en être autrement ? C'est le nom d'un village du nord-ouest du Sénégal. Aucun personnage célèbre n'y a vu le jour, aucun monument remarquable, aucune curiosité naturelle n'y attire les touristes. Non, rien de tout cela. Rien qu'une plaine grillée par un soleil implacable, des terres vaguement agricoles, ponctuées d'acacias et d'arbustes épineux, qu'il est bien difficile de cultiver en raison de la pénurie de pluie, quelques rues bordées de maisons de brique aux toits de tôle disposées sans aucun plan d'ensemble ; un village comme il en existe des milliers en Afrique, que nombre d'Occidentaux qualifieraient d'inhospitalier et de misérable.

Mais c'est là pourtant, qu'il y a bien longtemps, deux personnes que tout opposait, issues de civilisations qui avaient bien du mal à se comprendre, se sont rencontrées et ouvertes l'une à l'autre. C'est là, qu'un après-midi de 1919, s'est déroulé un événement d'une violence inouïe : une femme noire acculée contre un muret, frappée par quatre hommes de son village armés de bâtons qui l'accusaient de sorcellerie. Elle aurait succombé dans des souffrances atroces si un militaire français, entièrement vêtu de blanc, n'était venu à son secours.

C'est à cet instant-là que la route du lieutenant Defolin, officier de l'armée coloniale, approchant la quarantaine, a croisé par le plus grand des hasards celle de Ramatoulaye ; que le regard bleu de Louis a plongé au plus profond des yeux noirs de la femme apeurée. Et cette rencontre, à l'origine de tant de passion, de tendresse et de regrets, a bouleversé leur destin.

Et moi, petit-fils de Louis que je n'ai pas connu car décédé avant ma naissance, comment aurais-je pu imaginer qu'une telle improbable rencontre faisait partie du passé de ma famille ? Comment aurais-je pu deviner qu'un chapitre de son

histoire s'était noué à Nguèr Malal ; et qu'un jour, alors que j'avais passé cinquante ans, une force irrésistible m'attirerait vers ce village qui ressemble si peu à ceux de l'Aveyron, de la Loire ou de la Savoie dont mes ancêtres sont originaires.

Car il me fallait en savoir plus, lever une partie du voile qui masquait un épisode fondamental de la vie de mon grand-père.

Et c'est ainsi que je réaliserais que la vie de Louis fut fort aventureuse, douloureuse parfois, notamment pendant les quatre horribles années de la Première Guerre mondiale, mais également exaltante à d'autres moments ; et qu'en comparaison, ma propre vie fut bien prudente et conventionnelle.

2

Lorsque le réveil sonne, il nous semble que tous les jours se ressemblent, pourtant certains d'entre eux recèlent des événements qui vont modifier notre vie pour toujours. Un mécanisme se déclenche alors, dont l'inexorable enchaînement nous révélera des réalités que nous ignorions, qui nous étaient, jusque-là, inaccessibles.

Ce matin-là m'avait paru semblable à tous les autres. Je m'étais levé, rasé, et j'avais scruté dans le miroir mes cheveux gris, un peu trop longs, en bataille, que je n'arrive jamais à coiffer, les rides profondes de chaque côté de ma bouche, les cernes sous mes yeux, mon visage qui ne m'a jamais plu. Puis, j'avais bu mon café, mangé mes deux tartines de confiture, comme chaque jour avant de partir au bureau, toujours à la même heure, avec cette habitude morne qui entretient cette mélancolie que les hommes qui ont perdu la femme qu'ils aimaient se sentent souvent obligés de s'infliger.

Comme chaque matin, j'avais descendu l'escalier de bois de la petite maison de village où mon appartement occupe l'intégralité de l'unique étage. Puis j'avais retrouvé ma voiture garée sur la place devant la Mairie.

Sur l'avenue, tandis que j'arrêtais mon auto au feu rouge, j'avais aperçu, marchant sur le trottoir, mon copain Patrice qui accompagnait sa petite fille à l'école en la tenant par la main. Nous nous étions salués d'un geste un instant suspendu.

Au bureau, mes collègues féminines – toutes plus mi-gnonnes les unes que les autres, avais-je coutume d'affirmer – avaient eu les mêmes mots à peine murmurés, les mêmes attitudes un peu fuyantes, pour me souhaiter le bonjour. À leurs yeux, je devais être « un vieux » et je ne sais si, dans le respect qu'elles semblaient me porter, ne se mêlait pas un peu de compassion voire de moquerie.

Non, rien ce jour-là, ne me sembla différent des autres jours.

Mais peu après dix heures, le téléphone sonna à nouveau, alors que je venais de raccrocher avec un client qui m'exaspérait avec ses reproches au sujet de son dossier sur lequel, selon ses affirmations bien injustes, j'avais dû m'endormir. La voix haletante, Yves, mon frère, m'informait du décès de notre tante Huguette.

Le chagrin qu'on ressent quand on apprend la mort d'une tante presque nonagénaire n'a certes rien de commun avec celui qui nous anéantit à l'annonce du décès de la femme, jeune encore qui, depuis des années, partageait notre vie, celle qu'on avait si souvent caressée, câlinée et serrée dans ses bras. Cette nouvelle ne fut donc pas un traumatisme.

Après quelques instants de silence, que se dire d'autre que constater qu'elle était très âgée, qu'il fallait bien que cela arrivât un jour, que désormais, elle ne souffrait plus ?

Me revint alors en mémoire la dernière fois que je l'avais vue. J'avais déjà franchi sa porte pour prendre congé lorsque, avec peut-être une prémonition qui ne lui était pas habituelle, elle m'avait dit ces mots qui m'avaient étonné : « Prends bien soin de toi, Pierre ! »

Avait-elle eu l'intuition que j'étais en danger ? Pourtant, j'avais dépassé cinquante ans sans avoir jamais été réellement malade. Je bénéficiais d'une santé de fer qui contraste avec mon apparence plutôt malingre, la pâleur de mon visage et mes traits tirés. Avait-elle fait allusion à ce drame dans ma

vie : le brutal décès de Sophie ? Craignait-elle que je sois un jour emporté par le désespoir ?

Ou bien avait-elle signifié que bientôt elle ne serait plus là pour veiller sur moi ? Mais l'avait-elle réellement fait au cours de sa vie ? Jugeait-elle que la part de tendresse et d'attention qu'elle m'avait offerte avait été suffisante ?

À la cérémonie de funérailles à l'église Saint-Joseph, je dénombrai huit personnes, outre mon frère et moi. Au cimetière, nous n'étions plus que cinq dont une vague cousine par alliance et deux voisines de très longue date. Bien peu de monde pour l'accompagner jusqu'à sa « dernière demeure », selon l'expression consacrée par les médias. Il faut dire que la solitude qui avait accompagné Huguette tout au long de sa vie s'était aggravée au cours de ses dernières années, ses rares amies étant décédées avant elle.

Les premières formalités administratives accomplies, mon frère et moi dûmes nous occuper de la maison de Huguette qui désormais était la nôtre. En l'absence de testament, nous restions ses seuls héritiers, notre père, son frère unique, étant prédécédé depuis trente ans.

Une désagréable impression nous envahit lorsque nous poussâmes le portail gris, pénétrâmes dans le jardin par la courte allée en ciment où jadis notre père garait son auto lorsque nous venions en visite ; puis lorsque nous gravîmes les marches du perron, jusqu'à la porte de cette maison désormais vide, à moins qu'elle ne fût peuplée de fantômes.

Je dus essayer plusieurs clés avant de trouver la bonne, et la porte consentit à s'ouvrir en grinçant sur ses gonds. Une écœurante odeur de renfermé nous fit reculer d'un pas. Les volets étaient clos, il fallut chercher le commutateur pour faire de la lumière, car aucun de nous deux ne se souvenait de son emplacement sur le mur. Un spectacle désolant s'offrit à nos yeux : une maison à l'abandon, refermée à la hâte après que les pompiers avaient emmené notre tante à l'hôpital, trois semaines auparavant !

Nous ouvrîmes tous les volets, toutes les fenêtres, laissâmes des courants d'air chasser les atmosphères stagnantes des recoins, et errâmes de pièce en pièce, silencieux, accablés

de tristesse, de découragement face à l'immense corvée qui nous attendait. Il faudrait vider la maison, de la cave au grenier, avant de la mettre en vente, trier les objets, les papiers, les souvenirs touchants ou déconcertants, qui peut-être allaient nous révéler ce que notre tante nous avait toujours caché et que nous aurions préféré ne jamais découvrir. Huguette était si pudique, si secrète, en particulier sur sa vie sentimentale.

Beaucoup de gens amassent tant d'objets, de vêtements démodés, de bibelots inutiles tout au long de leur vie ! Ils ne s'en départiraient pour rien au monde, car chacun d'eux évoque un souvenir heureux ou émouvant. Huguette était de ceux-là.

Mais lorsque la personne décède, la plupart de ces objets ne représentent rien pour les héritiers ou légataires ; rien qu'un fatras sans valeur dont on ne sait que faire, qu'on ne sait où stocker ; des boulets qu'on ne veut pas ajouter à ceux qui nous alourdissent déjà.

Cela contribue à la détresse qui souvent suit le décès d'un proche que d'avoir à trier tout ce capharnaüm dont on voudrait vite se débarrasser mais qu'on aurait mauvaise conscience à jeter en bloc.

Yves et moi passâmes successivement par la cuisine, encombrée d'ustensiles et de vaisselle, à la propreté douteuse, puis par la salle à manger où de grandes toiles d'araignées accrochées au lustre, aux angles du buffet, montraient que Huguette ne devait plus utiliser cette pièce depuis longtemps. Sa vie avait dû tellement se restreindre que même sa maison était devenue trop grande pour elle.

Enfin nous arrivâmes au salon où trônait la télévision. Cette pièce n'avait guère changé depuis quarante ans, lorsqu'enfant, on m'y abandonnait chaque dimanche après-midi devant le petit écran noir et blanc. Les mêmes tableaux aux murs, les mêmes meubles dépareillés, les mêmes objets hétéroclites, désormais recouverts par une épaisse couche de poussière.

De cette pièce, enfant, je connaissais tout par cœur. Les gouaches sous verre d'« artistes de la famille », représentant laborieusement et sans talent des marines et des couchers de

soleil, le Don Quichotte en fil de fer, d'une extrême maigreur, posé sur la télévision, la bonbonnière en bois précieux, cloutée de cuivre... Dans ce salon, une seule zone d'ombre échappait à ma curiosité. Sur la plus haute étagère du placard, à laquelle je n'avais pas accès, avaient été stockés les souvenirs militaires de mon grand-père, mort quatre ans avant ma naissance. Ce « héros », après avoir débuté la guerre de 14-18 avec le grade de sergent-major, avait été promu au front, sous-lieutenant, puis lieutenant. En ces jours de carnage, les officiers subalternes qui menaient les assauts tombaient comme des mouches, premiers visés par les Mausers ennemis. Ils étaient remplacés, à la hâte, par des sous-officiers d'expérience. Dans les tranchées, on montait vite en grade mais on mourait plus vite encore.

Peu avant la fin des combats, ses supérieurs lui proposèrent un poste au Sénégal où il resta deux ans. De cette affectation lointaine, il avait rapporté de précieux souvenirs entassés, pêle-mêle, au fond de cette étagère, profonde et inaccessible pour l'enfant que j'étais alors. À peine pouvais-je les apercevoir dans la pénombre lorsque je m'enhardissais à entrouvrir les vantaux du placard : les sagaies sénégalaises en bronze cannelé, son revolver que je rêvais de prendre en main et que j'imaginais étonnamment lourd ; le masque de guerrier en ébène, à la bouche tombante, à l'air féroce, représentation d'une colère sans raison apparente, figée à tout jamais, sans qu'on ne puisse l'expliquer. Il y avait aussi un épais cahier cartonné. J'avais un jour entendu Huguette affirmer que son père y avait réuni des notes prises au cours de son séjour en Afrique noire.

J'imaginais que ces objets avaient participé aux plus exotiques ou aux plus folles aventures, comparables à celles que je voyais dans les films. Pourtant ils étaient abandonnés depuis des décennies, sous la poussière et les toiles d'araignées, dans le placard de cette maison figée dans un immuable déroulement routinier des jours. J'en avais l'intuition en les observant à la dérobée, en soupesant par la pensée leurs matières froides, dures ou rêches : Louis brandissait ce revolver dans son poing crispé lorsqu'il menait les assauts

hors des tranchées de Verdun ; ces sagaies avaient percé le cuir palpitant des gazelles du Sahel ; et le masque d'ébène avait eu sa place dans le décorum de quelque rituel tribal, où se mêlaient les cris, la nudité des corps en sueur et les plantes hallucinogènes.

Huguette possédait une télévision depuis le début de l'ORTF, luxe de célibataire, alors que mes parents n'en avaient pas. À sa façon, elle appréciait la modernité. Par la télévision, elle entraînait à pas circonspects dans un monde dont elle fuyait la réalité, qui n'était qu'un spectacle auquel elle ne participait pas.

Ignorant à peu près tout des réelles aventures que mon grand-père avait vécues en Afrique et ailleurs, je participais, chaque dimanche, à mille aventures fictives, produites par les « majors américaines » : aller délivrer une jeune femme blanche, enlevée par les Comanches ou les Cheyennes, combattre les troupes japonaises dans les jungles de Birmanie infestées de moustiques et de serpents, défier, rapière au poing, les gardes emplumés d'un Cardinal comploteur et sans scrupules...

Ce salon suranné, immuable, devenait pour moi une porte ouverte sur un monde d'aventures et de passions, peuplé de héros admirables et de femmes sublimes, qui finissaient toujours par triompher après avoir survécu aux plus imminents périls. C'est là aussi que j'appris que les hommes tombent inmanquablement amoureux des femmes, surtout des plus belles et des plus intrépides, que tout commence par un fougueux baiser sur la bouche, et qu'après cet étonnant contact, plus rien n'est comme avant.

Yves venait de quitter le salon, gravissait l'escalier qui menait à l'étage. Son pas s'estompait au fur et à mesure de son ascension. Je me retrouvai seul dans la pièce. Personne pour me surveiller, pour m'interdire quoi que ce fût. Par le fait de décès successifs, je devenais propriétaire indivis par moitié de la maison, de tous les meubles qui s'y trouvaient, dépositaire de toutes les reliques qu'avant je n'avais pas le droit de toucher.